

Marco CAVALIERI et Olivier LATTEUR (éd.), *Antiquitates et Lumières. Étude et réception de l'Antiquité romaine au siècle des Lumières* (Fervet opus, 5), Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2019, 16 x 24, VIII + 335 p., br. EUR 29.50, ISBN 978-2-87558-824-1.

La préface de G. Montègre relève les échos de la Querelle des Anciens et des Modernes au siècle des Lumières, mais observe aussitôt que le XVIII^e siècle aimait les références antiques. Les voyages des antiquaires et la création de collections furent stimulés par l'exhumation d'Herculanum (1739) et de Pompéi (1748) ; les antiquités permirent l'affirmation politique de souverains, d'États (surtout italiens) ; calquée sur la démarche des sciences naturelles, l'observation empirique des choses s'imposa. M. Cavalieri et O. Latteur développent alors (p. 5-14) cet « antiquarisme », qui annonce l'archéologie moderne. Celui qui est allé le plus loin, parmi les savants ici présentés, est sans doute Winckelmann, dont la *Geschichte der Kunst des Altertums* (1764) développe une vision de la liberté, de la cité et de l'excellence artistique en Grèce. La question était de se débarrasser peu ou prou de visées moralisatrices, philosophiques et autres, en procédant à une critique rigoureuse des sources. Il serait intéressant de confronter ce phénomène avec le primat de l'analyse critique des textes qui va bientôt dominer la philologie classique en Allemagne (et gagner d'autres pays). Les contributions du colloque d'octobre 2017 ici présentées illustrent cet antiquarisme des Lumières. C. Grell (p. 59-86) montre comment les découvertes d'Herculanum et Pompéi changèrent le regard sur l'Antiquité, malgré les intrigues, vols, faux, malgré aussi les récupérations politiques du roi de Naples, qui finança tout de même les huit volumes d'*Antichità d'Ercolano* (1757-1792). Dans ce contexte trouble, en 1768, Winckelmann fut assassiné. O. Latteur (p. 121-148) porte un regard nuancé sur l'inventaire de 1783, dû à Pierre-Joseph Heylen, des vestiges romains des Pays-Bas autrichiens et de la principauté de Liège : intérêt national, érudition, mais manque d'approfondissement (sauf en épigraphie), alors qu'on pouvait davantage à l'époque (Caylus, Winckelmann). F. de Callataÿ (p. 267-289) fait le (triste) constat de la mainmise de collectionneurs ignares et de vendeurs sans scrupule sur les collections de monnaies. Les autres contributions ont pour objet L. de Beaufort qui, en 1738, démonte la manipulation de l'Histoire à Rome (I. G. Mastrorosa, p. 17-39). Végèce, au pinacle médiéval, reste une référence au temps des Lumières, peu critiqués encore à son endroit (É. Famerie, p. 39-53). Le duché de Parme et Plaisance tira des avantages tant culturels que politiques des découvertes archéologiques de Vélécia (M. Cavalieri, p. 87-120). Les trouvailles du Sud de la France sont utilement renseignées par la correspondance qu'échangèrent Séguier et d'Orbessan (V. Krings et B. Pilot, p. 151-181). F. Ximenez, un des premiers épigraphistes de l'Afrique, est présenté avec critique (H. González Bordas, p. 183-208). Le patrimoine archéologique de Bavay est inséparable de Lambiez (V. Beirmaert-Mary, p. 209-219). Le *Recueil d'antiquités* de Caylus compte quatre-vingt-cinq pièces, classées « égyptiennes » ; relevant du monde isiaque, certaines sont romaines ; comment Caylus les identifiait-il (A. Guédon, p. 223-244) ? La mèche d'Horus, signe infantile d'initiation isiaque, demande à être réévaluée (C. Trouchaud, p. 245-263). Il est intéressant de préciser la réinterprétation de l'antique habitude des galeries d'hommes illustres (S. Andrès, p. 291-299). K. Michini (p. 301-319) recrée par les mots le parc de type anglais à Torre de' Picenardi (près de Crémone), assez étonnant : il mimait un chantier de fouilles. La plantation actuelle de magnolias ne devrait pas empêcher sa restauration. On le voit : les études très pointues illustrent bien cette réception tenace et originale de l'Antiquité, dont les enjeux sont repris à la fin par O. Parsis-Barubé (p. 319-329). – B. STENUIT.

Tino VILLANUEVA, *Ainsi parlait Pénélope. Poèmes* [avec une traduction française par Tomás Pereira Ginet], Cossonay-Ville, Éditions de la Maison Rose, 2019, 15 x 21, 116 p., br. CHF 20, ISBN 978-2-940410-39-2.

Dans son dernier recueil, *Ainsi parlait Pénélope*, Tino Villanueva propose une réécriture de l'un des mythes fondateurs de notre littérature : celui de l'*Odyssée*. Nulle trace, pourtant, dans ces poèmes, du Cyclope, de Circé, des Lestrygons ... – et à peine d'Ulysse lui-même, réduit à un nom et à quelques souvenirs. La scène se déroule à Ithaque, la parole est à Pénélope. Ses faits d'armes sont sa patience et son amour. Ses blessures sont son doute et son désespoir. La mer que fend sa nef est celle de ses vingt ans d'attente. On regrettera la faiblesse de la traduction, dont les maladresses, les lourdeurs (p. 59 : « Ces pensées sans fin je ne peux fuir cette nuit ... »), les imprécisions (p. 77 : « Ce fleuve de chagrin ... une mer d'amour », au lieu de « *Mon fleuve de chagrin ... sa mer d'amour* » [*My river of sorrow ... his sea of love*]) – sans parler des fautes de français dont elle est parsemée (p. 63 : « Ni de bloc de pierre », au lieu de « Ni de *bloc* de pierre ») – rendent si mal la chair du texte original, sa texture, son corps. Par bonheur, l'édition est bilingue : on ne saurait trop conseiller au lecteur de se reporter à la version anglaise. On regrettera également que la Pénélope de Villanueva remette si peu en question les représentations communément admises de l'épouse d'Ulysse : celle d'une femme à la fidélité et à l'amour inconditionnels, en dépit des innombrables infidélités de son mari ... *Ainsi parlait Pénélope* n'en constitue pas moins un beau recueil sur l'attente, avec ce que cela suppose de doutes, de langueurs et de découragements. Il est écrit dans une langue simple, qu'apprécieront ceux que rebute l'hermétisme d'une certaine poésie. – F. KATIKAKIS.

Laurent PERNOT, *L'art du sous-entendu : histoire, théorie, mode d'emploi*, Paris, Fayard, 2018, 13.5 x 21.5, 333 p., br. EUR 19, ISBN 978-2-213-70605-4.

Une dédicace de de Gaulle : « Au maréchal Juin, qui a su saisir la victoire quand elle s'est présentée » (p. 7). Le ralliement tardif de Juin aux Forces françaises libres est suggéré par les allusions (saisir et non remporter, l'ajout final « quand ... »). Cet exemple bien choisi de sous-entendu conduit à sa définition : un signifiant et deux signifiés. Le chapitre 1 assemble des sous-entendus de différents domaines. L'A. souligne déjà que le sous-entendu n'est pas (toujours ?) de l'hypocrisie, mais le refus de l'agressivité (p. 18). Comme c'est actuel ! Chapitre 2. Après un tableau de la rhétorique dans l'Antiquité, domaine spécialisé de l'A., la *figurata oratio* est analysée. Ce langage détourné dit une chose pour en faire entendre une autre, du type : un chef feint la peur pour provoquer le courage de ses hommes. Chapitre 3. Après l'Antiquité classique, l'époque contemporaine, l'ère du soupçon (N. Sarraute). La vérité, même désagréable, est présentée sous d'autres apparences. Suit un long développement théorique, sur base linguistique actuelle, de la connotation : un sens supplémentaire, voulu ou non par l'auteur. Chapitre 4. Le monde des sous-entendus est complexe ; certains ne sont pas compris (trop subtils ?), perfides (comme exprimer du respect là où l'on attend de l'admiration), inexistants (malgré d'arbitraires interprétations), catastrophiques ou ridicules (syndrome de Clérambault). Comment vérifier qu'il y a sous-entendu ? La méthode proposée ne convient pas qu'aux têtes obtuses : explorer le paratexte (titre d'une œuvre, préface, notes), le contexte ... Chapitre 5 : retour à l'Antiquité, avec deux exemples, Dion Chrysostome (autour de 100 apr. J.-C.) et Aelius Aristide (II^e s. apr. J.-C.). Ces Grecs au sein de l'Empire romain restent fiers de leur supériorité ; des tensions ont toujours existé dans les provinces. Orateurs célèbres, exerçant des mandats officiels, on les voit habiles dans les propos à double entente, dans le blâme aux couleurs d'éloge. On aimerait toutefois connaître leur impact sur les autorités romaines, l'exercice n'étant pas sans risque (l'empereur a ses grandes oreilles). L'analyse patiente de quelques discours montre la subtilité, l'habileté, la fierté de nos deux sophistes. Y compris dans leurs silences. Aelius Aristide, par exemple (*En l'honneur de Rome* = *Disc.* 26 Keil), limite son propos au fonctionnement actuel – réussi – de l'Empire ; pas un mot sur l'histoire de Rome, ses monuments, sa littérature. Le nom même de Rome n'apparaît pas, mais il est question de « force », *ῥώμη* (p. 139). Chapitre 6, sur le XX^e siècle : le sous-entendu face aux totalitarismes et au récent politiquement correct, ce